

On a vécu dans l'horreur sans qu'on s'y habitue. Temps des prisons, temps des tortures et des exécutions par centaines de mille, temps des grands charniers allemands.

Par la photographie ou par le cinéma, on nous a montré des piles de cadavres dont nous n'oublierons plus les poses ni l'expression de leurs visages. Le vocabulaire est trop pauvre, trop honnête aussi, pour que l'on puisse rendre toute sa honte et son dégoût, et pleurer son chagrin. La bouche s'emplit de boue et de sang lorsque l'on veut parler.

Photo, ciné, bombes volantes, télévision... voici le siècle du progrès. Potences, chambres à gaz, salles de dissection, fours crématoires... Et l'on a pu voir des abat-jour faits de peau humaine... On fusille dans le dos ; on pend par les pieds... Je crois que nous vivons le siècle de l'abjection.

Après Ravensbruck, Auschwitz, ou Dachau, il peut paraître aujourd'hui, que Fresnes ait été un bagne supportable, si l'on ose dire. Une sorte de gare de triage, d'où l'on partait dans l'inconnu. De Fresnes à Buchenwald, de Buchenwald à Dora, Charybde en Scylla.

Des milliers de Français — les meilleurs —, des étrangers aussi, sont passés à Fresnes durant l'occupation. Singulière époque où les héros étaient emprisonnés. Il semble que l'on évoque des jours déjà lointains.

Les registres ont été détruits ou emportés. On ne sait presque rien de ces hommes, de ces femmes. Beaucoup sont morts, certainement.

Quelques signes demeurent encore : ceux qu'ils ont gravés dans les murs des cellules. Mais ils s'effacent. Les inscriptions des nouveaux venus les recouvrent, et les dessins obscènes, et l'humidité ronge tout, telle une lèpre, lentement.

Il existe, au Ministère des prisonniers de guerre et déportés un relevé d'une partie de ces gravures murales. Le patient travail de copie n'a pu être mené à son terme, faute de temps et de personnel. Cependant, tel quel, très incomplet, le fichier a rendu d'importants services. Il a été possible de retrouver la trace de nombreux disparus.

On a vu les précieux graffiti et l'on a pensé qu'il serait souhaitable que tous en prennent connaissance. On a voulu les recueillir, un peu comme l'on érige un monument en souvenir.

Tous les noms ne s'y trouveront pas.

Et puis, il y a ceux qui se sont tus, qui n'ont rien écrit avant que de partir, ou de mourir.

J'ai dit que c'est le temps des plus laides lâchetés de l'homme, mais c'est aussi le temps de son plus beau courage.

Mai 1